

Marik Froidefond, *Oyats*, dessins de Gérard Titus-Carmel, L'atelier contemporain, 2019.

Être à l'écoute de la naissance d'une voix nouvelle en poésie : c'est très rare ! C'est cette émotion qu'il nous est donnée de vivre grâce au premier livre de poèmes, *Oyats*, de Marik Froidefond, admirablement publié par les éditions L'atelier contemporain qui mettent en relief la scansion des textes par les dessins de Titus-Carmel. L'expérience de la lecture se situe d'abord au-delà de la compréhension. Il faut *entendre* plutôt que *comprendre*. Ou plutôt, ce n'est que si on *entend* le texte (« il faut encore écouter ») qu'on peut le comprendre, au sens où *entendre* peut signifier alors *comprendre*.

Le livre est d'une musicienne compositrice : cinq mouvements indissociables d'une initiation, cinq épreuves que l'être doit traverser et dépasser pour accéder à sa propre voix. C'est un livre en constants mouvements, qui se dépasse sans cesse lui-même. Le premier mouvement, intitulé « *Steppe* », est une forme d'« épopée de la vieille Asie » qui remonte très loin en arrière jusqu'à quelque chose comme une mémoire ou un imaginaire archaïques : lointains fascinants, « appel rauque qui aurait traversé les temps », « paysage fantasmagique » d'images très anciennes, « scène inaugurale » barbare « dans la nuit des temps », légendes et mythes que nous portons en nous et dont il faut nous défaire pour parvenir à nous-même, non sans que des traces se déposent au plus profond de notre géologie intérieure et nous constituent. Le deuxième mouvement, « *Claustro do silencio* », explore ce qui reste quand on a laissé derrière soi les lointains et leurs images : un « cloître » de « silence géométrique où tu as cru pouvoir te retirer toi-même ». Mais il faut dépasser aussi ce refuge dans la spiritualité « quadrillée », même s'il en reste des traces au profond de nous-mêmes. La force du troisième mouvement est d'être sans titre et réduit à une page : syncope au centre du livre, qu'il faut laisser ouverte, béante, sans commentaire surtout. Le quatrième mouvement, « *Les grandes salaisons* », trouve la voie vers un lyrisme plus intime mais toujours âpre, sous le signe des sauvages « laisses d'enfance », de leurs « ronces » et de leurs « mûres », de leurs joies et leurs maladies, explorées dans une langue qui ressemble aux ruades d'un jeune cheval. De l'enfance aussi il faut savoir se déprendre tout en en gardant en soi son appel, transmué en noyau incandescent impersonnel. C'est parce que l'être a rompu avec les différents leurres, tout en étant profondément fait des couches géologiques déposées par les épreuves dépassées, que le cinquième mouvement, « *L'invention des poumons* », acmé du livre, peut être le moment du choix, de la décision - celle d'être poète, c'est-à-dire de « libérer ma voix encagoulée », d'inventer souffle et « poumons » partageables : « debout/ de ma voix de courants d'air/ je salue les siècles passés et à venir/ je pavoise dans ma fatigue de femme/et m'adresse à la muette ». Si la poète peut écrire que « immense et fragile/j'ai voulu/ toute une vie », c'est que son œuvre est désormais portée par les « oyats » et que le livre tient tout entier en équilibre sur ce mot - pour le lecteur d'abord pur signifiant sans référent, ou presque, puis découvert « roseaux des sables » au « système racinaire profond », « fréquemment emportés par les vagues », avant de « s'enraciner à nouveau » sur d'autres terres, car « c'est dans le grand vent que je me reconstitue ».

Si l'on peut aussi entendre peut-être dans le vocable « oyats » la forme verbale ancienne du verbe ouïr (oyez, oyez), c'est que l'on garde profondément dans l'oreille, une fois le livre refermé, l'invention risquée ici d'un univers sonore neuf, à l'âpreté acoustique syncopée, dans une langue intense, violente, non ponctuée (sauf tirets et parenthèses), faite d'agréments sonores troués de blancs typographiques à vocation fracturante comme de longs silences, et soulevée par le rythme et ses ruptures rauques :

« J'écris d'ici
de ce lieu sans âge établi dans notre regard
(bogue de silence)
où nous serons où nous étions

à toi je m'adresse
bouche citerne et corps souvenance
je parle à l'horizon que nous fûmes »